



Lou Keno

Ma deuxième vie

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : 979-10-227-3161-4

© Lou Keno

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.



Tout a commencé le 15/10/1990, un jour d'embauche dans l'établissement financier qui est resté notre employeur depuis. Nous nous étions croisés seulement.

Sylvie a été transparente ce jour-là, certainement par le fait qu'elle n'était pas mon genre du moment.

J'ai été probablement transparent pour elle aussi, n'étant pas son homme du moment. Elle était avec un jeune homme se prénommant Didier qu'elle avait connu à 17 ans. A ses 25 ans, elle a eu un fils avec lui, en mars 1995. Ils l'ont appelé Pierre.

Il a fallu attendre un peu plus de cinq ans après s'être rencontré pour la première fois pour que, dans un premier temps, nous travaillions dans la même agence, à La Courneuve. Elle et moi avons évolué : de guichetiers nous étions devenus tous les deux conseillers « grand public ». Il fallait en vouloir pour travailler dans cet environnement, mais il s'était créé une si bonne ambiance et une symbiose entre les

membres de l'équipe qu'on oubliait presque que nous travaillions avec des clients pour certains dealers du coin.

J'étais installé à mon poste depuis quelques mois seulement quand là aussi elle avait été transparente quant à l'accueil qui lui avait été réservé : personne n'était au courant de son arrivée.

Au départ, ce n'était qu'à nous entendre et à apprécier de travailler en tant que collègues que nous échangeons quelques plaisanteries complices. Ici et là des échanges cordiaux...

J'étais séparé de Sabine depuis plusieurs mois, me remettant doucement de mes cicatrices. J'avais besoin de quelqu'un de gentil et avec les valeurs saines que m'avaient transmis mes parents.

C'est sur ces bases que j'ai commencé à m'intéresser à Sylvie. Ce n'était plus le physique qui m'importait comme cela pouvait être de mes anciennes conquêtes. Ce n'est pas pour autant qu'elle était moche. Au contraire, elle était charmante avec ses yeux bleus, ses cheveux châains, sa fine bouche...sa forte poitrine. Elle était surtout gentille et semblait douce.

Nos bureaux se trouvaient en face l'un de l'autre. Et quand je dis que le physique importait peu, ce n'était pas tout à fait vrai. Il lui arrivait de se pencher pour prendre une des fiches clients qui se trouvaient dans le bac en bas du bureau et avec les décolletés qu'elle portait de temps en temps je voyais plus que la naissance de ses seins. Est-ce aussi cet aspect de sa personne qui m'a séduit ? En tout cas, ça en faisait partie.

Quoiqu'il en soit des approches de ma part se faisaient de plus en plus répétées et précises, toutefois sans arrière-pensée. Une fois, c'était en lui offrant une bague fabriquée par mes soins avec un trombone, symbole de mon désir de s'unir. Une autre fois, c'était en lui remettant un calendrier unique qui comportait un 32 décembre, date inventée de la st-glinglin, car elle me faisait tout le temps cette réponse quand je lui posais la question du moment où l'on ferait un enfant tous les deux. Elle me répondait avec ses yeux malicieux, comme si elle ne me disait pas non. Ce petit jeu a duré six mois.

Entre-temps, nous étions bien sortis en boîte une fois, où quelques signes durant la soirée me faisaient dire que je n'étais pas pour lui déplaire. D'ailleurs, moi aussi je n'étais pas insensible à

ses charmes et dans la voiture qu'elle conduisait au retour je lui disais tout bas « ah, lala, taratata ! », une façon certainement de lui faire comprendre que j'étais amoureux d'elle sans le lui dire vraiment.

Jusqu'au jour où elle a accepté une première fois de venir à mon studio à Dammarie-lès-Lys. C'était nouveau pour elle : elle venait de Drancy seule sans son enfant rejoindre un homme différent de celui avec qui elle vivait au quotidien. Il devait se passer quelque chose.

Au départ, en « tout bien, tout honneur », je lui avais préparé un petit plat, mijoté au micro-onde (c'était plus rapide et plus sûr pour moi). Et bon an mal an, ce qui devait se passer se passa : nous nous sommes embrassés, sur le canapé-lit enlacés et aimés. Il y avait quelques mois depuis que j'étais logé dans ce studio et que je n'avais pas fait l'amour. J'avais quelques appréhensions, mais, comme on dit, c'est comme le vélo, ça revient vite.

Le lendemain, nous nous sommes retrouvés, cette fois-ci à Sarcelles, sur une place de parking du marché, pas loin du domicile de mes parents, à qui j'avais rendu visite et à qui je n'avais toujours rien dit. Il n'a pas fallu longtemps pour que je



revienne, à la suite de nos ébats amoureux s'étant déroulés dans une de nos voitures qui nous avait servie de couchage et après qu'elle soit repartie chez elle, leur éclater au visage, la porte d'entrée à peine ouverte :

— Elle m'a dit oui, elle m'a dit oui !

J'étais heureux et mes parents certainement aussi à me voir comme ça.

Je ne sais plus quand ils l'ont rencontrée, mais ce que j'ai su après c'est qu'elle leur plaisait comme j'ai pu plaire aux parents de Sylvie mais avec un avertissement de la part de sa mère : il y avait intérêt à ce que je sois gentil avec. J'avais dû répondre qu'il n'y aurait pas de problème pour que je « la » rende heureuse. Elle avait dû mettre l'accent sur Pierre pour que je « le » rende heureux. J'avais dû la rassurer en lui disant qu'il n'y aurait pas de problème non plus.

Sylvie a dû me dire oui aussi à plusieurs invitations telle celle à Noël avant de pouvoir emménager ensemble, le temps de s'organiser avec son compagnon qui devenait son ex. J'avais acheté et décoré un sapin pour l'occasion. Je commençais à cuisiner autre chose que des plats déjà tout faits. C'est comme ça que j'ai préparé des aiguillettes de canard pour notre réveillon.

J'avais eu la délicatesse d'offrir à son petit une peluche. Accrochée à une boule, elle évoluait en faisant des cabrioles. Elle s'appelait Fergie. Quant à Sylvie, je lui avais offert un pendentif en forme de clown. Nous avons passé un excellent Noël tous les trois.

Deux mois plus tard, étant sûr de notre choix, j'ai accueilli Sylvie et son fils dans mon studio. L'espace était restreint à trois, mais qu'est-ce qu'on y était bien. Pierre dormait dans le couloir, avec juste l'encombrement nécessaire pour son petit lit.

Au fil du temps, nous apprenions à nous connaître : il fallait que nous définissions nos échanges. C'est ainsi qu'au départ je voulais qu'il m'appelle « Didi », parce que c'était un compromis entre papa (dans la prononciation syllabique) et dady (papa en anglais). Ceci dit, il n'arrivait pas à se faire à cette idée, car « Didi » se rapprochait trop du prénom de son père, Didier. C'est comme ça qu'en fin de compte, je me fis appeler « Dada », même si ça faisait un peu « cavalier », hi, hi, hi, et un bon compromis malgré tout entre tous ces surnoms.

Je jouais souvent avec Pierre, à lui faire découvrir une autre vision de la vie notamment en le déposant en haut des meubles et armoires. J'ouvrais mes bras pour qu'il saute. Il ouvrait les siens et se lançait dans les miens en toute confiance, comme celle qu'avait sa mère pour me laisser faire ces choses-là. Je le promenais aussi sur mon dos. Je faisais le cheval, il faisait le cavalier, tout autour du studio.

Je m'occupais de lui comme de mon fils que je n'avais pas encore eu. Comme un père, je le décalottais. Ca n'avait l'air de rien mais c'était nouveau pour moi et encore conseillé par les pédiatres et ma mère qui avait pratiqué les mêmes soins sur moi.

Pendant que nous travaillions, il fallait bien que Pierre soit chez une nourrice. Nous en avons trouvé une quasi-sur-place et tout près de l'arrêt de bus que nous menait à la gare de Melun. Nous déposions le gamin à la nourrice vers 6h30, à une heure très matinale pour lui donc puisque nous le levions vers 6h00, le temps de l'habiller et de l'emmener.

Nous y avons vécu pendant trois mois dans ce studio, le temps d'une première « saint

valentin ». Et parce que nous ne souhaitions pas nous offrir des choses banales, nous avons décidé de nous offrir un cadeau commun, celui d'une boîte à musique qui depuis fait l'objet d'une recherche intense pour trouver chaque année à cette époque celle qui ressemblera à notre amour.

Tout ça avant de déménager pour plus de place, dans un appartement duplex de quatre pièces au troisième et dernier étage d'un immeuble situé dans une zone de lotissements. C'était Mâ, la patronne du restaurant chinois nous accueillant si gentiment dans son établissement quand nous décidions de dîner à l'extérieur, qui nous avait trouvé ce logement, à deux pas du studio (enfin dans la même ville et à quelques centaines de mètres). Nous étions encore mieux bien sûr, dans ce duplex : il y avait une grande salle à manger, une cuisine (que nous avons équipée), une pièce qui nous servait de bureau au premier étage et deux grandes chambres (dont l'une aménagée pour Pierre, bien sûr), une salle de bain, une grande penderie et un placard au deuxième.

L'emménagement était simple et rapide. Il ne manquait plus qu'à meubler ce nouvel habitat. Le lino et la moquette étaient nos éléments de base

pour le sol. Les meubles de la salle à manger avaient été rapportés de l'ancien appartement que partageait Sylvie avec son ex-compagnon. En noir, ils allaient très bien avec le papier peint que nous avions posé en rose-mauve. Dans la cuisine, des placards de bon marché ont fait l'affaire. Des lits ont été montés pour les chambres du haut, avec le pont et les meubles récupérés de mon ancien studio.

Comme nous étions au dernier étage, nous nous permettions de faire quelques barbecues sur le balcon qui faisait toute la façade de la salle à manger à la cuisine. Nous pouvions même installer une petite piscine, une petite table pour manger à l'extérieur et des serviettes de bain pour s'allonger quand les beaux jours étaient là. Quelques plantes ornaient aussi ce balcon. Un vrai petit nid douillet qui nous permit de recevoir aisément notre famille et nos amis.

Il aura fallu quand même un peu moins d'un an pour que ces amis puissent intégrer ou réintégrer la vie de Sylvie. En effet, nous voulions bien profiter de notre vie à trois avant d'envisager d'avoir d'autres relations.

Ou à quatre, à partir de juin 1999...



La st-glinglin a bien existé puisque, pendant que nous travaillions à La Courneuve, pendant notre existence à Dammarie-lès-Lys, nous avons décidé de faire un enfant ensemble. Personne ne savait pour autant que nous l'étions... ensemble. Nous ne nous étions pas posé de questions quant à savoir si c'était le bon moment d'en faire un. Nous étions amoureux et tout semblait naturel, au détail près que pour une coïncidence de millésime avec les mères et grands-mères du côté de Sylvie et Sylvie même, nous pensions à ce qu'il arrive dans une année finissant en « 9 » et que pour le coup ce soit une fille.

Pendant la grossesse, je ne me rendais pas compte que je menais la vie dure à Sylvie. Avec le recul, parfois même j'étais un vrai goujat. Il y a bien une fois où, à continuer à faire le ménage, je lui laissais faire la salle de bain avec la baignoire à nettoyer. La voyez-vous avec son gros bidon se pencher au-dessus pour atteindre le fond ? Un vrai calvaire ! Une autre fois, à devoir attraper le

train à l'heure, je la faisais courir à la limite de la fermeture des portes. La voyez-vous avec son gros bidon se hisser dans le wagon pour gagner quelques minutes ? Une vraie torture ! A me rendre compte parfois qu'il fallait faire attention au bébé qu'elle portait, il y avait d'autres goujats que moi qui ne prenaient pas soin de Sylvie. C'était un jour comme d'habitude à prendre le bus à la gare de Melun pour revenir sur Dammarie qu'entrant dedans les personnes assises n'ont pas bougé, même pas proposé de lui laisser leur place alors que son état de femme enceinte était tout aussi avancé. Un vrai déni !

Je m'en veux pour tout ça. C'était plus grave que de ne pas vouloir aller lui chercher des clémentines le soir sur une demande expresse de sa part, comme l'envie qu'ont d'autres femmes enceintes, non ?

Et bien moins grave que le jour où nous sortions du boulot Sylvie et moi. Nous passions sous un porche quand tout d'un coup un client nous interpella, pas forcément des meilleurs à qui Sylvie avait fait retirer son chéquier d'ailleurs. Il lui en voulait certainement car il nous narguait du haut du porche avec son chien (un pit-bull, bien sûr !) qu'il tenait en laisse, peut-être prêt à le



lâcher. Il n'en fit rien et tant mieux. Pour autant, il s'approcha de nous et commença à mettre une de ses mains à l'intérieur de son blouson, comme s'il avait quelque chose à en sortir. Nous continuions à avancer et à ne pas répondre à ses interpellations, de peur qu'il s'énerve davantage et sorte un couteau ou une autre arme. On avait très peur et j'essayais de protéger Sylvie et notre futur enfant. Nous fûmes sauvés quand la belle-sœur du client vint à notre rencontre et invectiva cette personne menaçante pour nous laisser tranquille. Il enleva sa main de son blouson sans rien au bout : on ne saura jamais s'il était armé. Une chose est sûre, c'est que nous étions réellement soulagés d'avoir croisé sur notre chemin la personne qui nous sauva la vie. Pour la remercier, nous avons dû lui faire un présent.

Il y a eu des bons moments malgré tout bien sûr, ces moments où nous contemplions cet arrondi assis sur le clic-clac tous les deux, où nous essayions d'écouter les battements de son cœur, où nous regardions bouger ses pieds qui d'un coup formaient une petite bosse sur le ventre de Sylvie.

Les neuf mois sont vite passés (en tout cas pour moi), ou plutôt un peu plus de huit car avec

tout ce qu'on lui faisait subir, le bébé avait hâte de sortir. Il a même fallu faire ralentir la progression de l'arrivée de ce dernier au bout de sept mois et demi de grossesse.

Trois semaines après, ce fût une nuit pas comme les autres qui nous firent nous diriger vers l'hôpital de Fontainebleau que nous avions choisi pour ne pas être trop loin de l'appartement et être de bonne réputation. Pendant toute la nuit, Sylvie pensait maîtriser ses contractions qui devenaient de plus en plus régulières et douloureuses. Elle n'avait pas voulu me réveiller pour ne pas me déranger pendant mon sommeil. C'était sans compter qu'au matin (vers 7h30), qu'elle avait attendu donc exprès, la poche se perça et elle perdit les eaux. Il fallait aller au plus vite et s'organiser. Nous ne pouvions bien sûr pas amener Pierre avec nous. Nous avions anticipé cet événement en nous assurant que la nourrice pourrait nous le garder à ce moment-là. C'est que nous avons fait en le déposant après s'être préparés nous-mêmes avec précipitation. Il devait être vers 8h15 quand nous sommes partis. A toute allure je conduisais l'AX (K-Way). Alors qu'en temps normal nous aurions mis une bonne vingtaine de minutes, là nous avons mis un quart

d'heure. Pendant le trajet Sylvie se tenait à la poignée qui lui permettait aussi de se soulever un peu pour éviter la pression d'appui sur son col de l'utérus, tout en poussant des petits cris. Elle commençait a fortiori les exercices de respiration qu'on lui avait appris lors des séances d'entraînement, en souffletant.

Arrivé à l'hôpital, le temps de trouver quelqu'un qui nous prenne en charge, Sylvie et moi demeurions paniqués : quand allait-elle accoucher ? Cette question n'avait pas l'air de beaucoup préoccuper le corps médical présent et encore moins les sages-femmes. 8h45, Sylvie avait été mise dans une chambre, alitée et branchée pour les contrôles d'usage. L'attente était interminable : je voyais Sylvie se tordre de douleur demandant, à qui voulait l'entendre du personnel passant de temps en temps voir comment cela se passait, d'accoucher. Toujours pas inquiété, ce dernier restait impassible. J'ai dû insister quand une sage-femme mesura la dilatation du col. Elle s'aperçut que le travail était vraiment bien avancé. Ni une ni deux, Sylvie fût mise dans la salle d'accouchement : elle était dilatée à 7 centimètres ! Je l'accompagnais, pour

voir, pour la soutenir : c'avait été convenu comme ça.

Comme il avait été convenu d'avoir une péridurale pour le soulagement qu'apporte cette anesthésie clinique.

« Et ma péridurale ?! », avait protesté Sylvie.

« Ca ne va pas être possible, il n'y a pas le temps, madame. Vous êtes dilatée à 9 centimètres ! », lui avait répondu la sage-femme l'accouchant.

— Allez ! Poussez !

— Rrrmm ! Oouuf ! Fiou ! Fiou ! Fiou ! Arrchh !

Je la tenais fermement par la main, la soutenant du mieux que je pouvais.

— Allez ! Souffle ! Comme on t'a appris...Oui, c'est bien comme ça.

Elle avait une drôle de façon quand même de souffler : elle gonflait ses joues, si bien qu'on aurait dit un poisson-lune. Hi, hi, hi ! Ceci dit je n'aurais pas voulu être à sa place.

Ca y est, je voyais sa tête. Encore une poussée et le bébé sortait. Le cordon ombilical coupé, il fût mis sur sa mère dans un premier temps. Rapidement, parce qu'il était tout blanc (il avait